

THÉÂTRE ◆



LA PETITE
DANS LA
FORÊT PROFONDE

Production Compagnie Requin-Baleine

REVUE DE PRESSE

Texte **Philippe Minyana**, publié à l'Arche Editeur
Mise en scène **Alexandre Horr ard**
Lumi eres **Alexandre Horr ard**
Jeu **Louise Ferry, Clémence Josseau**

LES
Nouvelle scène
théâtrale & musicale
DÉCHARGEURS

www.lesdechargeurs.fr

LA PIÈCE

Le jeune roi accompagne sa petite belle-sœur pour aller au palais retrouver la reine. Ils font halte dans une bergerie. C'est un piège. Le roi veut la petite mais elle l'ignore. Deux femmes racontent l'histoire de la petite, de sa sœur la reine, et du jeune roi. Une histoire de violence et de vengeance où deux conteuses remplissent l'espace de bruits, de sons, et de chants. Comme dans l'art ancestral du conte autour du feu, les actrices naviguent en dehors et à l'intérieur du récit et sont tour à tour personnages, bourreaux et victimes.

LA PRESSE (EXTRAITS)

TTT. Deux actrices jouent pointu sur du velours car cette pièce de Philippe Minyana est une vraie merveille.

TÉLÉRAMA

Avec trois fois rien, nous sommes projetés au plus profond des bois.

L'HUMANITÉ

On se laisse complètement porter par ce conte morbide et... presque malicieux. Cet étrange et merveilleux objet théâtral.

FOUD'ART

C'est la première mise en scène d'Alexandre Horréard, et c'est un très beau travail que de s'être saisi du texte de Philippe Minyana. Une ambiance lumineuse, bruitée. Chantée. Je ne suis pas sorti intact. Je suis sorti bluffé.

JE N'AI QU'UNE VIE

Théâtre-récit mis en scène avec intelligence par Alexandre Horréard, une petite merveille de rude délicatesse et de cruauté absolue.

UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE

Un spectacle qui commence en conte distancé, se poursuit en drame prenant (la force encore une fois du mythe et de l'écriture de Minyana) et se conclut... car il faut bien conclure, par une échappée fantastique. Une envolée, pourrait-on même dire.

REGARTS

Une mise en scène d'une beauté formelle qui d'abord nous paralyse d'admiration pour ensuite nous donner à penser au-delà des habitudes.

CULTURE SNES EDU

Toute en retenue, en demi-tons et en finesse, cette Petite en proie au grand méchant Roi, dans sa simplicité et sa volontaire absence d'effets, est plus convaincante que bien des slogans revendicatifs et vengeurs qui émaillent notre quotidien.

ARTS CHIPELS

Une pièce interprétée par deux comédiennes, Clémence Josseau et Louise Ferry, dans un jeu sensible et plein de tendresse qui charrie en même temps l'émotion et la douleur terrible de l'innocence détruite.

SOURISCÈNE

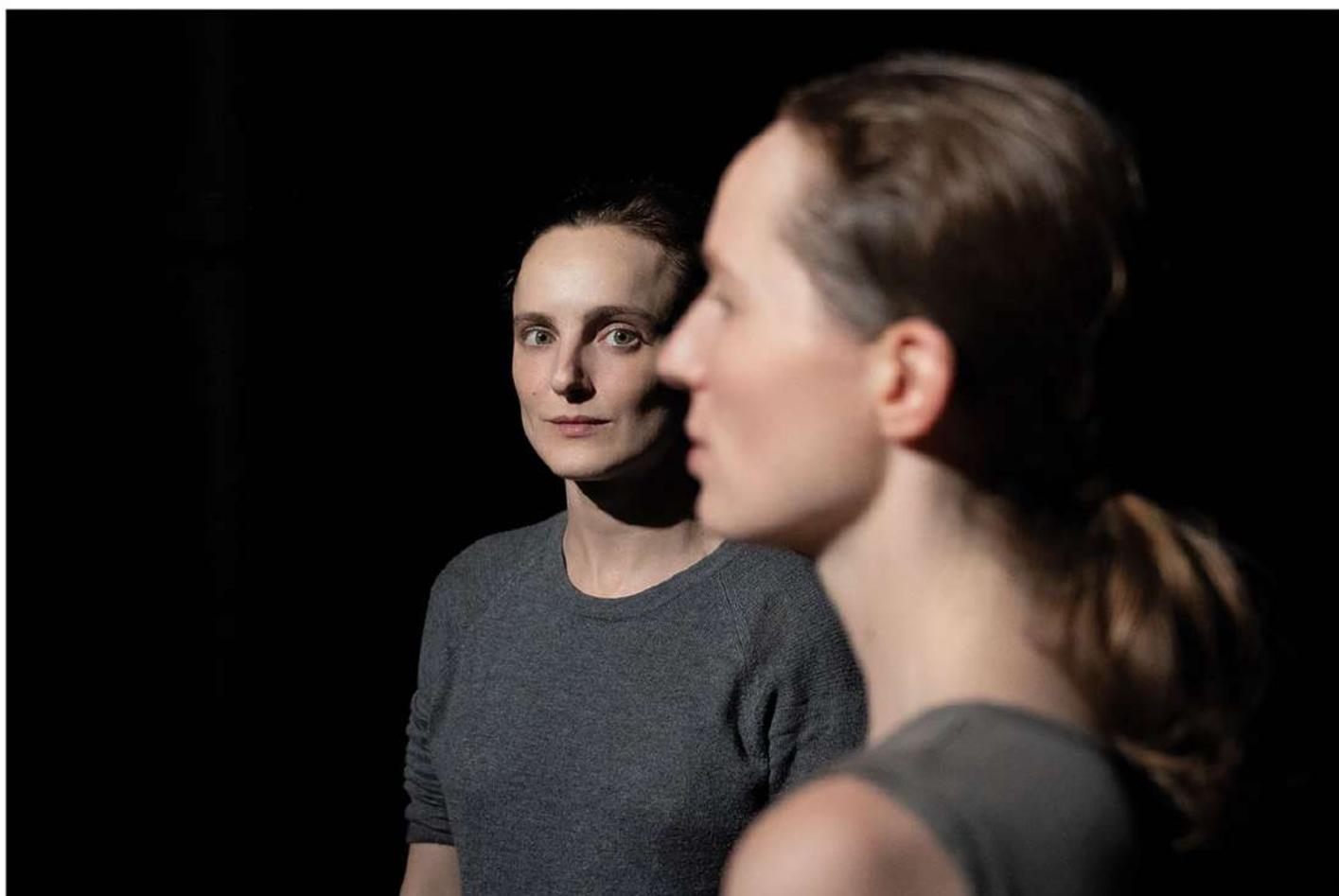
SOMMAIRE

SUPPORT	JOURNALISTE	PARUTION	PAGE
Télérama Sortir	Joëlle Gayot	6 décembre 2022	5
L'Humanité	Gérald Rossi	9 décembre 2022	7
Foud'Art	Frédéric Bonfils	28 novembre 2022	8
Je n'ai qu'une vie	Guillaume d'Azémar de Fabrègues	28 novembre 2022	9
Un fauteuil pour l'orchestre	Denis Sanglard	29 novembre 2022	10
RegArts	Gérard Noël	30 novembre 2022	11
Snes Edu	Jean-Pierre Haddad	2 décembre 2022	12
Arts Chipels	Sarah Franck	3 décembre 2022	13
SouriScène	Dany Toubiana	14 décembre 2022	14

PRESSE PAPIER NATIONALE

La Petite dans la forêt profonde **TTT**

Le calme troublant de l'écriture rend d'autant plus infernales les atrocités de l'histoire racontée avec une feinte désinvolture dans ce texte percutant inspiré des *Métamorphoses* d'Ovide. Un jeune roi entraîne une enfant (sa belle-sœur) dans les bois. Il la viole sauvagement avant d'être tué par son épouse. Avec un sens virtuose de la cruauté, la reine venge en effet le crime subi par sa petite sœur. Ce spectacle s'offre comme une promenade champêtre sur fond de bruitage subtil : craquement des feuilles, souffle du vent, piaillage d'oiseaux. Deux actrices se partagent les rôles et passent de l'insouciance au drame. Elles jouent pointu sur du velours, car cette pièce de Philippe Minyana est une vraie merveille. Ironique mais incisive, poétique mais concrète, elle va, mine de rien, loin dans l'analyse de la violence et ce, sans jamais opprimer le public. Elle n'en est que plus appréciable.



PRESSE DIGITALE

voyage dans l'univers inquiet de Philippe Minyana

Théâtre. Le dramaturge met en scène « Nuit », sa dernière création. Un texte plus ancien, « La petite dans la forêt profonde » est aussi à l'affiche.



La petite dans la forêt profonde © Marie Hamel

La punition du jeune roi pervers

C'est un conte, publié par Philippe Minyana en 2008 *La petite dans la forêt profonde*, publié à l'Arche, qu'a choisi de mettre en scène Alexandre Horréard aux Déchargeurs à Paris. Là encore, peu d'éléments de décor. En revanche l'environnement sonore est pareillement soigné, avec bruitages réalisés en direct par les deux comédiennes qui se partagent le récit. Avec trois fois rien, du papier froissé manipulé devant un micro relié à un ordinateur, une bouteille, des appeaux imitant le chant des oiseaux, nous sommes projetés au plus profond des bois.

D'abord avec légèreté, Louise Ferry et Clémence Josseau entament ce voyage que font « Le jeune roi » et la jeune sœur de son épouse. Les deux comédiennes sont à la fois conteuses et personnages de ce texte largement emprunté aux Métamorphoses d'Ovide, et particulièrement à l'aventure de Procné et Philomèle. Trouvant la très jeune demoiselle à son goût, le jeune roi la viole puis lui coupe la langue pour l'empêcher de raconter son calvaire. Mais il ne parviendra pas longtemps à dissimuler son forfait. Avec autant de simplicité que de cruauté *La petite fille dans la forêt profonde* s'attache à démontrer que « les débordements du désir ne sont pas de l'amour mais bien de la violence ».

Sous la forme de théâtre-récit la cruauté « bestiale » du jeune homme est clairement dite et la punition est définitive. Les deux actrices se partagent tous les rôles, sans outrance, mais avec la force de conviction nécessaire pour démontrer que le violeur est un être abject et sans excuse. Dans la mythologie grecque comme aujourd'hui.

La petite dans la forêt profonde

À en mourir de désir

Le désir peut évoqué l'envie... de plaire, d'aimer ou de savoir mais aussi de dominer, d'avilir ou de violenter.

Les perversions du désir

Dans notre culture, la notion de désir incontrôlable est une idée romanesque bien ancrée et même parfois acceptée ou excusée. *Un désir si fort qu'il rendrait l'homme incontrôlable au point qu'il se transforme en bête. Mais de plus en plus souvent, on commence à reconnaître que les débordements du désir ne sont pas de l'amour mais bien de la violence. On commence à clamer haut et fort qu'un désir qui menace et blesse n'est qu'un désir de possession égoïste et destructeur et non une preuve de passion romantique.*

Cette affirmation est assez récente bien que présente dans les textes anciens comme dans *Les Métamorphoses d'Ovide*. **Philippe Minyana**, ce poète du sensible, cet auteur qui a toujours su manier comme personne l'art du grotesque et du tragique, s'est emparé des personnages de *Procné et Philomèle* pour en faire une adaptation contemporaine et il le fait « à hauteur d'humain », en s'éloignant du grandiose et de la poésie lyrique du texte **d'Ovide**.

Un jeune roi et sa petite belle-soeur arrivent dans son pays. Avant d'aller rejoindre son épouse au palais, ils feront une halte dans une bergerie. C'est un stratagème. Le jeune Roi veut la petite, mais elle l'ignore. Un désir brûlant qui finira de la plus abjecte des façons.

Aujourd'hui, c'est au tour d'un jeune metteur en scène **Alexandre Horrèard**, accompagné de deux jeunes comédiennes **Louise Ferry** et **Clémence Josseau** bruiteuses, chanteuses de nous conter cette folle histoire.

« Le but de la mise en scène n'était pas de noyer le formalisme de Minyana sous d'autres couches de formalisme, mais de faire entendre la poésie, les mots, et bien sûr le fond. Restituer la violence par le récit. Nous voulions nous servir de la douceur du conte, sans grands cris ni déchainements pour explorer l'insoutenable »

Les deux comédiennes sont les conteuses, à la fois à l'intérieur et en dehors du récit mais également *Philomèle et Procné*. *La parole du roi, la parole de la violence, est donc toujours rapportée par ces deux femmes, ses victimes, la petite et la reine.*

Elles content avec leur voix timide, mutine ou effrayante et, à l'aide d'un micro, de bruitages et de chants, dans un chuchotement qui peut faire pensée à la méthode ASMR, créent l'ambiance sonore au plateau.

Après quelques minutes d'adaptation indispensable à ce type de spectacle très différent, très inhabituel et très créatif, on se laisse complètement porter par ce conte morbide et... presque malicieux. Cet étrange et merveilleux objet théâtral. *Avis de Foudart* **FFF**

LA PETITE DANS LA FORÊT PROFONDE, Foud'art- Frédéric Bonfils, 28 novembre 2022



La Petite dans la forêt profonde : un conte qui va vous emmener dans une horreur froide



La Petite dans la forêt profonde aux Déchargeurs : trois personnages, un viol, une vengeance. Louise Ferry et Clémence Josseau, mise en scène d'Alexandre Horréard, texte de Philippe Minyana. Une plongée talentueuse vers une horreur froide, une terreur glaçante, où toute émotion est gommée.

Sur la scène, on aperçoit deux chaises, un bureau haut, deux enceintes, un micro. En boucle, Dream a little dream of me. Avec quelques objets et un looper, Louise Ferry crée une ambiance sonore, une forêt, un bruit de pas. Clémence Josseau avance. *Tu dis que c'est un havre de paix, demande la Petite ?*

C'est une histoire à trois personnages. Le jeune Roi, sa femme la Reine. Ils ont un fils. La Petite est la sœur de la Reine. Le jeune Roi est allé la chercher, il la ramène vers son château. Sur le chemin, dans une forêt, dans une bergerie...

C'est une histoire à trois personnages. Un viol, une vengeance. A la fin, il n'y aura plus personne, toute innocence se sera envolée.

J'ai d'abord été surpris par le parti pris de la mise en scène. Pourquoi ce ton monocorde, pourquoi ce rythme rapide, pourquoi ce style si écrit ? Pour que je comprenne. Pour que je comprenne bien. Pour que je saisisse l'horreur glaçante de ce conte. Ce conte ne s'adresse pas à mes tripes, pas à mon cœur. Il ne va pas chercher l'émotion du spectateur, au contraire. La Petite est là, qui raconte, froidement, rapidement. Le spectateur est là, qui écoute, qui voit. Qui sombre dans cette horreur, qui s'y perd. Qui sort beaucoup plus touché que ses émotions l'avaient embarqué.

C'est la première mise en scène d'Alexandre Horréard, et c'est un très beau travail que de s'être saisi du texte de Philippe Minyana, d'avoir réussi à gommer toute émotion dans le jeu pour que ne reste plus que l'horreur froide, la terreur glaçante. Une ambiance lumineuse, bruitée. Chantée. Chacune à leur tour, Louise Ferry et Clémence Josseau portent chacun des personnages, créent l'ambiance sonore. L'ambiance d'un conte sans conteur bienveillant pour rassurer à la fin.

Dream a little dream of me ? l'espoir d'un reste d'innocence, d'un fragment d'amour pur ? Non. Glaçant.

Je ne suis pas sorti intact. Je suis sorti bluffé. Et je me suis réfugié dans Somewhere only we know. J'y suis encore.

La Petite dans la forêt profonde, Je n'ai qu'une vie - Guillaume d'Azémar de Fabrègues, 28 novembre 2022

La petite dans la forêt profonde, de Philippe Minyana, mise en scène de Alexandre Horréard



C'est un conte noir et très cruel. Une histoire de viol, de mutilation et de cannibalisme. De rédemption, aussi. L'histoire d'un jeune roi aux instincts monstrueux, violant sa toute jeune belle-sœur, pas même adolescente, lui coupant la langue, et la vengeance atroce qui s'ensuivit. A l'origine il y a un conte d'Ovide, *Procné et Philomèle*, tiré des *Métamorphoses*, adapté pour le théâtre par Philippe Minyana, avec tout le talent d'écriture minutieuse qu'on lui reconnaît. Théâtre-récit mis en scène avec intelligence par Alexandre Horréard, une petite merveille de rude délicatesse et de cruauté absolue. Un ouvrage délicatement ciselé. Un travail d'épure pour donner à entendre la langue et ses milles et une nuances, porté par deux actrices, Louise Ferry et Clémence Josseau, pour l'occasion conteuses et bruiteuses, aussi. C'est fait avec trois fois rien, donc avec beaucoup, quelques accessoires de fortune comme trouvés là, quelque fois bricolés avec l'application et la naïveté des enfants. C'est d'ailleurs toute la force poétique de cette création de jouer sciemment au « si magique » de l'enfance, d'être à la fois pleinement dans le récit et le jeu, et en dehors. Jouant avec une heureuse distance, elles sont avec une conviction troublante la petite, la reine et le roi, bourreaux et victimes au fil de la narration. Mais conteuses avant tout, les « il dit » « elle dit » résonnent et concluent chaque réplique, accusant toujours le récit insoutenable de Minyana. Tour à tour elles prennent la parole, et quand l'une raconte, prend en charge le récit et incarne, la seconde bruite à vue, chante aussi, et c'est tout un monde, un paysage sonore d'une inquiétante étrangeté qui émerge et accompagne la narration sans jamais la brouiller. Notre imaginaire se met vite en branle, et c'est avec douceur, dans une lumière entre chien et loup, qu'on s'enfonce dans l'horreur la plus sanglante. Louise Ferry et Clémence Josseau réveillent en nous, l'air de rien mais avec l'assurance des conteuses consciente de leur art oratoire, cette part d'enfance enfouie qui aime tant à trembler, à convoquer les cauchemars les plus sombres, à peupler de monstres nos nuits et l'univers des adultes. Dans cette forêt profonde on se surprend ici à s'y perdre avec bonheur. C'est avec un talent certain qu'elles restituent la beauté effrayante et sanglante du conte de Minyana, son écriture si pointue et tranchante, son pouvoir intensément évocatoire. Et par cette mise en scène singulière d'y prendre nous aussi, notre part.

La Petite dans la forêt profonde, Un fauteuil pour l'orchestre - Denis Sanglard, 29 novembre 2022

LA PETITE DANS LA FORÊT PROFONDE

Au théâtre, beaucoup de choses tiennent dans le dispositif : nous avons un auteur, des comédiens et comédiennes (ici, deux). Il faut une approche. Une démarche.

Sur ce texte de Philippe Minyana, le metteur en scène a choisi de faire du théâtre dépouillé, avec des sons apparents. Explication : la table supportant le matériel est visible et quand une des comédiennes narre et joue, l'autre bruite, en boucle ou pas.

Cela donne un assez joli résultat et, pour une fois, on nous épargne les projections passe-partout sur le fond de la scène.

C'est une sorte de conte qui nous est proposé; Du moins, on n'est pas loin de le croire : il y a un jeune roi, une petite... il l'accompagne dans la forêt, à la descente du bateau par lequel ils sont venus. Tout va bien.

Et puis cela se gâte : le jeune roi agresse la petite et la viole, allant jusqu'à lui couper la langue pour qu'elle ne parle pas. Séquence forte, qui sera reprise ensuite par l'autre comédienne faisant exister la reine, épouse du roi et soeur de la petite. Celle-ci, à défaut de pouvoir parler, a brodé sur un support, tout ce qu'elle a subi de la part du roi. On voit soudain qu'il n'est plus "jeune" : c'est LE roi, un roi abusant de son pouvoir et la reine ne tergiverse pas. Elle doit venger sa jeune soeur, ce qu'elle va faire avec détermination. Révéler sa vengeance serait la divulguer.

Les plus lettrés auront reconnu une histoire de la mythologie contée par Ovide (et que l'auteur a reprise), celle de Procné et Philomèle.

Minyana crée une double distance avec son récit : il y a ce côté "conte" ainsi que la narration assumée. Les « dit-il » ou « dit-elle » abondent... et les comédiennes (excellentes toutes les deux) sont à la fois conteuses et interprètes.

Clémence Josseau est "la petite". Fragile et forte à la fois. Louise Ferry campe la reine : elle a un jeu plus tonique, plus net mais non moins sensible.

La mise en scène assume le minimalisme et le côté frontal. Les deux interprètes viennent tour à tour face à nous pour dérouler le fil de cette tragédie. Elles ont quelques moments forts ensemble, la scène rejouée du viol ainsi qu'un tête à tête roi-reine surfant finement sur le second degré car nous savons, nous, ce que le roi ignore encore, à savoir la nature de la vengeance.

Au final, un spectacle qui commence en conte distancé, se poursuit en drame prenant (la force encore une fois du mythe et de l'écriture de Minyana) et se conclut... car il faut bien conclure, par une échappée fantastique.

Une envolée, pourrait-on même dire.

LA PETITE DANS LA FORÊT PROFONDE, RegArts - Gérard Noël, 30 novembre 2022

« La petite dans la forêt profonde »

Un conte cruel contemporain

La forêt peut être berceau... ou tombeau. La vie peut s'y blottir et y rester au chaud mais le crime s'y cache aisément. Un jeune roi ramène au royaume une enfant de douze ans, réclamée par sa sœur, la jeune reine. Après avoir traversé la mer où le danger peut venir des flots, il faut traverser la forêt pour arriver au palais. Là, le danger accompagne la petite et viendra de son protecteur comme souvent. Loin de toute rhétorique, il est triste de noter la pertinence factuelle du couple *protecteur-prédateur* dans les cas de violences, sexuelles ou autres, faites aux enfants mais c'est ainsi, elles se produisent très largement dans l'entourage familial.

Revenons dans cette forêt. Le jeune roi, aimable et courtois jusque-là, va se révéler satyre, mâle libidineux laissant prise à une pulsion qu'il serait faux de déclarer incontrôlable. D'autant que dans l'ordre de la domination masculine, le contrôle de soi et la maîtrise prévalent, surtout si l'on est d'un rang social supérieur. Cyniquement, cette même domination s'autorise l'incontrôle et le droit abusif de jouir d'un corps plus faible assigné au statut de chose par une dépersonnalisation de l'autre.

Dans la bergerie abandonnée, le roi-loup commet le crime mais rien n'en paraît en plateau. La mise en scène audacieuse et talentueuse d'Alexandre Horréard de la pièce éponyme de Philippe Minyana est presque exclusivement narrative et quand elle ne l'est pas, elle relève de la pure convention avec artifices évidents. La scénographie ne cède rien à « la scène d'ogre à filles ». C'est heureux de n'offrir aucune identification physique à la posture criminelle du jeune roi qui doit rester en soi détestable. Autre satisfaction morale, le roi n'ayant aucune excuse, la punition sera terrible. Un conte met en jeu des valeurs qui engagent le collectif, il invite au jugement et édifie l'auditoire ou le public. Ici, le récit a la puissance de faire d'une vengeance extrême la plus haute justice, le légitime supplante le légal. La loi en fait les frais mais le roi paye l'addition.

Si la leçon est radicale, la scénographie ne l'est pas moins, elle nous offre un modèle de ce que la forme peut produire quant au sens et à l'esthétique. Une table de bruitage sur tréteaux, quelques instruments ou objets à faire du bruit comme un livre qu'on effeuille ou une bouteille plastique que l'on froisse devant un micro ; un système informatique d'enregistrement et de mise en boucle sonore des effets. Les deux jeunes comédiennes en robe d'une totale simplicité et sobriété, bruient, narrent ou suggèrent les scènes à tour de rôle. Leur jeu est pur et impose le respect à un public dont la tension et l'intérêt sont palpables. Louise Ferry et Clémence Josseau n'incarnent pas des personnages mais plutôt la mise en scène elle-même, elles en sont les corps agissants. Leur jeu, proche de la performance, porte le spectacle très haut comme si elles tendaient un fil jusqu'à la rupture tout en évitant qu'elle se produise. Ce jeu est langage, par la parole ou le geste. Par exemple, la violence extrême de l'histoire n'est pas représentée, elle est seulement dite d'une voix claire, froide et tranchante ; elle est signifiée ou symbolisée par des effets de pure convention réalisés à vue. Le sang est là et en quantité mais manifestement faux. Ce sang est signe, il fait sens. L'impact artistique n'en est que plus grand. Une mise en scène d'une beauté formelle qui d'abord nous paralyse d'admiration pour ensuite nous donner à penser au-delà des habitudes. Cela rappelle Roland Barthes (1915-1980) sur la tragédie : « L'art tragique est fondé sur une parole absolument littérale : la passion n'y a aucune épaisseur intérieure, elle est entièrement extravertie. » (Art. *Comment représenter l'antique*, 1955) Pas de pathos, du *logos*. Quand le discours se théâtralise.

Retour dans la forêt profonde. Le jeune roi croit s'en tirer à bon compte mais la petite annonce qu'elle parlera. C'est bien ce qu'elle fera mais en écrivant, faute de pouvoir le faire oralement. Au palais, le jeune roi mentira à la jeune reine sur l'absence de sa sœur. Mais le cycle de la vengeance s'ouvrira grâce aux révélations d'une vieille femme. Quelle vengeance ? Il faut que le roi éprouve une souffrance immense, voire démesurée. Le frapper dans son corps ne peut suffire. Il faut atteindre l'esprit, le cœur. Un prédateur sexuel est-il apte à souffrir dans son âme ? Minyana pointe dans son texte une vaine volonté des hommes de « se donner l'illusion d'être au monde » ; expulser le mâle dominant de cette illusion par une blessure profonde du réel, serait-il le bon moyen de lui faire mal ? Seule la reine peut trancher ; contre elle-même s'il le faut, un peu comme la Médée d'Euripide.

Cette forêt a la profondeur du drame qui s'y déroule : pourquoi une telle violence *de l'homme à la femme* ? Pas seulement « violences faites aux femmes » mais « injustice faite à la femme ». Les raisons historiques ou sociologiques sont connues mais il reste une énigme symbolique ; pourquoi porter gravement atteinte au corps féminin d'où nous venons tous et particulièrement là d'où nous sortons ? Pourquoi violenter cette « origine du monde » ?

Barthes disait aussi de la tragédie qu'elle est « un art du constat ». Celui qui nous occupe est dressé et questionné. La réponse et le dépassement sont-ils envisageables ? Notre société minée par cette problématique a besoin de croire en une résolution. D'après Barthes : « Nous demandons qu'à chaque coup et d'où qu'il vienne, le théâtre nous dise le mot d'Agamemnon : *Les liens se dénouent, le remède existe.* »

La pièce porte en sous-titre : « Chère sœur sois ma langue manquante ». *Cher théâtre sois notre langue commune.*

LA PETITE DANS LA FORET PRODONDE, Snes edu - Jean-Pierre Haddad, 2 décembre 2022

LA PETITE DANS LA FORÊT PROFONDE. UN CONTE CRUEL HÉRITÉ DE L'ANTIQUITÉ AU CONTENU TRÈS ACTUEL.

Transposant l'art des conteurs dans une version contemporaine, ce spectacle, qui prend sa source dans les Métamorphoses d'Ovide nous plonge dans une atmosphère terrible et sanglante de viol et de vengeance.

Une scène nue sans autres accessoires que, dans un coin, un micro et une table sur laquelle reposent les objets les plus triviaux : un livre, du papier, une bouteille en plastique – on en découvrira d'autres par la suite, tel un appeau lançant des cris d'oiseaux. Ils camperont le décor de ce conte où le traditionnel « Il était une fois » recouvre un contenu qui n'a rien d'un conte de fées. Mais pour le moment, nous sommes dans le décor idyllique d'une forêt. Les pages du livre tournées par une comédienne renvoient au froufrouement d'un vol d'oiseau dans les feuillages, le papier d'aluminium froissé évoque les pas dans les feuilles mortes qui jonchent le sol, les bruitages à la bouche complètent le décor. « Tu dis que c'est un havre de paix ? », demande la Petite. « Oui », répond le Jeune Roi, qui se fait mielleusement protecteur de cette Petite qui a peur de tout ce qui l'entoure. Le cadre de l'histoire se met en place. Le Jeune Roi est allé chercher la Petite chez son père, pour l'amener à sa femme, qui s'ennuie dans son palais. Mais le Jeune Roi a d'autres projets. La Petite est jolie et il se fait pressant avant de la prendre par la force.

Une fable issue des *Métamorphoses* d'Ovide

Cette histoire, projetée dans le monde d'aujourd'hui, ou dans un temps indistinct qui pourrait aussi bien rappeler les *Contes* de Perrault et ses thématiques « trash » comme *Peau d'âne*, avec son thème de l'inceste installé au cœur du conte, Philippe Minyana la puise dans l'Antiquité. Dans les *Métamorphoses*, Ovide conte l'histoire de deux sœurs, Philomène et Procné. Cette dernière est l'épouse de Térée, roi de Thrace. Procné s'ennuie de sa sœur et Térée, ayant promis au père de Philomène d'en prendre soin, vient la chercher. Mais il entraîne la jeune fille dans une bergerie et la viole. Puis il lui coupe la langue pour l'empêcher de parler et fait croire à Procné que sa sœur est morte durant le voyage. Ne pouvant raconter la vérité à sa sœur puisqu'elle ne peut plus s'exprimer, Philomène tisse une toile racontant son histoire et la fait parvenir à Procné. Les deux sœurs se retrouvent et ourdissent ensemble une vengeance terrible. Procné tue le fils qu'elle a eu de Térée, le dépèce et le fait cuire avant de le faire manger à son époux. Lorsque son époux réclame son fils, elle lui déclare : « Ton fils est avec toi ». Philomène jette sur la table la tête coupée. Térée, fou de rage, poursuit les deux sœurs qui se métamorphosent, Procné en rossignol, Philomène en hirondelle. Térée, changé en huppe, ne peut les atteindre.

Un conte cruel à deux voix

Le spectacle retrouve l'art traditionnel du conteur à travers les voix des deux comédiennes qui incarnent tour à tour tous les personnages en même temps qu'elles assument le rôle de narratrices. L'une bruite et l'autre parle et les rôles se renversent. Elles sont contauses et personnages, bourreaux et victimes, traversant avec une apparente neutralité et une naïveté recrée une histoire des plus sombres où la violence atteint des sommets, tant dans l'évocation du viol que dans celui de la vengeance des deux femmes. Dans cette évocation faite sur le mode anodin du conte, où la poésie naît de la langue très épurée et imagée de Philippe Minyana comme de la manipulation à vue du bruitage qui engendre de l'imaginaire, l'émotion naît non de la reconstitution de ce drame atroce sur la scène mais de son évocation. Comme une esquisse saisie sur le vif, livrée dans l'immédiateté de la perception. Elle en est d'autant plus forte qu'elle n'est pas jouée mais racontée, et qu'elle s'adresse à nous dans le contexte de notre société où le viol et la violence forment un substrat noir omniprésent. Et si la fin laisse en suspens, comme l'envol des oiseaux, le jugement qu'on peut avoir sur ces violences qui se répètent et sur l'outrance répondant à l'outrance, on n'en ressent pas moins l'atrocité qui lui donne naissance. Toute en retenue, en demi-tons et en finesse, cette *Petite* en proie au grand méchant Roi, dans sa simplicité et sa volontaire absence d'effets, est plus convaincante que bien des slogans revendicatifs et vengeurs qui émaillent notre quotidien.

LA PETITE DANS LA FORÊT PROFONDE, Arts chipels - Sarah Franck, 3 décembre 2022

La SOURISCÈNE



La Petite dans la forêt profonde

Texte : Philippe Minyana

Mise en scène : Alexandre Horréard

Dans la mythologie grecque, Procré et Philomèle sont évoquées dans *Les Métamorphoses* d'Ovide. Elles étaient sœurs et furent transformées l'une en rossignol et l'autre en hirondelle pour échapper à la vindicte de Térée, le mari de Procré qui avait violé la jeune Philomèle... Le poète du sensible qu'est Philippe Minyana s'est inspiré du mythe en écrivant *La Petite dans la forêt profonde*. Une pièce interprétée par deux comédiennes, Clémence Josseau et Louise Ferry, dans un jeu sensible et plein de tendresse qui charrie en même temps lémotion et la douleur terrible de l'innocence détruite.

Aller là où il y a des papillons...

Sur le plateau vide, une table de mixage, des amplis pour diffuser le son, une chaise en bordure de scène... La lumière qui baisse... Bruitages de papiers, souffles, bouteilles en plastique que l'on frotte près d'un micro... L'une des deux comédiennes est l'auteur de ces bruitages créés et enregistrés en direct, puis qui seront diffusés, alors que l'autre commence à raconter l'histoire de la Petite et du Jeune Roi marié avec la sœur de La Petite... Les deux sœurs ne se sont pas vues depuis longtemps et le Jeune Roi conduit la Petite vers sa sœur aînée. Dans la forêt profonde, le Jeune Roi devient fou de la beauté de La Petite... Celle-ci est pourtant à peine âgée de douze ans. Cependant, loin d'être dupe, elle se défend en faisant remarquer au Jeune Roi qu'il n'a pas le droit de tenir ces discours puisqu'il est le mari de sa sœur et que dans cette situation, *"il n'a plus l'air d'un roi, mais d'un chien"*. Un ton faussement innocent qui dit avec clarté que La Petite connaît les intentions du Jeune Roi... Mais le drame arrive, le Jeune Roi entraîne La Petite et la viole. La Petite le défie. Le Jeune Roi lui coupe la langue pour l'empêcher de parler... Pourtant, mise à l'écart, La Petite finit par retrouver son aînée. Les deux sœurs vont se venger ensemble du Jeune Roi en lui servant un repas constitué par le corps de son fils qu'elles ont tué. *"La reine dit : On s'imagine pas ce que c'est que de tuer son enfant mais je vais dire les faits et on comprendra qu'il n'y avait pas d'autre solution"*.

Le texte de Minyana est construit selon une forme rigoureuse et précise. La mise en scène d'Alexandre Horréard ouvre le formalisme du texte pour créer une relation vers les spectateurs en utilisant la forme du conte. Les deux comédiennes sont les conteuses du récit, mais jouent également tous les personnages qui le traversent. Sous la forme d'un jeu naïf et d'une subtilité fine dans toutes ses nuances, elles investissent la totalité du récit, jouant sur l'intérieur et l'extérieur en prenant en charge à tour de rôle, le texte et la création des bruitages, des chants et de l'univers de sons qui en résultent. Des lumières resserées et douces accompagnent le récit, laissant les actrices au centre d'un dispositif scénographique où la parole prend toute la place.

L'illusion d'être au monde

L'auteur s'éloignant de la poésie lyrique du texte d'Ovide, donne à son écriture un décalage qui met la fable à distance et en fait ressortir la violence des actes. La mise en scène d'Alexandre Horréard met le texte à hauteur d'humain. Le jeu des actrices joue sur un travail sonore qui rend compte d'un souffle et d'un rythme qui évoquent ceux de la nature. Une fois rediffusés, les bruitages deviennent les sons de la forêt profonde, des bruits sécurisants et que l'on devrait écouter ou inquiétants. Par opposition, le dialogue insistant du Jeune Roi laisse entrevoir la violence sous-jacente qui ne manquera d'arriver. Les bruits de la forêt se transforment alors en des avertissements qui sous-tendent et construisent un récit au double sens. Tout, dans cette mise en scène et cette scénographie, joue sur l'imaginaire qui se construit à travers les sons qui font penser à la voix profonde du vent et peut-être à celle des génies qui peuplent la forêt comme autant de dieux protecteurs qui ne peuvent être entendus.

Collant à la profondeur du texte, la mise en scène en souligne le rythme et le souffle qui exacerbent l'humanité des personnages. La naïveté et la précision du récit raconté par les conteuses soulignent la violence des situations.

Le désarroi et le colère des deux sœurs finissent par abolir l'innocence et l'amour, inscrivant le récit dans une horreur totale. Au crime de viol répond l'horreur de la mort d'un autre innocent, le fils du couple royal. La Reine prête à tous les crimes pour réparer la sœur, retourne là où il y a du sang et des larmes. Le sang du fils innocent répond au crime du père. Ce crime est le résultat de *"ce que les hommes ont bâti pour se donner l'illusion d'être au monde"*. Ne pas laisser grandir le fils revient à réparer la sœur mais peut-être aussi à conserver son intégrité à l'enfant, en lui évitant la possibilité de perpétuer en grandissant le même crime que son père. La forêt profonde, habitée d'êtres discrets, a été le témoin secret du crime de toute l'innocence du monde.

LA PETITE DANS LA FORÊT PROFONDE - La Souriscène - Dany Toubiana - 14 décembre 2022

COMPAGNIE REQUIN-BALEINE



 requinbaleinecie@gmail.com

 https://www.instagram.com/compagnie_requinbaleine/

 <https://www.facebook.com/requinbaleinecie>